LA VIE DU DERNIER TROUBADOUR

ANSELME MATHIEU

FÉLIBRE DES BAISERS

1828-1895

—

L'ENFANCE ET LE COLLÈGE

Comment entreprendre, après Clair Tisseur, Alphonse Daudet, après Mistral surtout, de décrire Châteauneuf-du-Pape, la patrie d'Anselme Mathieu?

Sur le village brûlé de soleil, au haut de son morne habillé de vignes fameuses, sur son lumineux panorama comtadin, aussi bien que sur le milieu rustique, provençal de langue et de traditions, auquel appartient le poète, la préface de *La Farandole* épargne au biographe de vaines paraphrases. C'est tout au plus si elle souffre quelques détails complémentaires.

La maison des Mathieu était, avant sa restauration presque récente, une très simple demeure, plus paysanne que bourgeoise, malgré son balcon de fer au-dessus de la porte d'entrée, sur la rue principale. Visage fermé au nord — l'habitation provençale ne se livre pas au mistral — sous l'ombre légère de la treille, elle étalait au couchant, face à la plaine d'Avignon, devant les grenadiers et les cyprès du jardin en terrasse, ses ouvertures riantes et la joie de vivre d'une famille aisée de travailleurs des champs.

Là, naquit le 21 avril 1828, et non 1829 comme l'a écrit Mistral, Hilarion-Anselme-Louis Mathieu, frère jumeau d'une fille morte le 9 mai suivant. Etienne Hilarion, son

père, possédait et cultivait assez de vignes et d'oliviers pour nourrir les six enfants, trois garçons et trois filles, que devait lui donner sa femme, Claire Astier, et envoyer au collège le cadet de ses fils, le petit *Sermioun*. Ce collège, après toute une enfance d'école buissonnière au village, ce fut en Avignon le Pensionnat Dupuy, créé, croirait-on, par la Providence, pour y faire rencontrer Mistral, Roumanille et notre Anselme.

L'auteur des *Margarideto,* répétiteur à la Pension, venait d'y découvrir le jeune Maillanais, griffonnant pendant les vêpres des vers provençaux, lorsqu'une après-midi, fraîchement arrivé de Châteauneuf, vint sans façon se mêler au jeu des trois sauts dans la cour de récréation, « un nouveau pensionnaire aux fines jambes, le nez à l'Henri IV, le chapeau sur l'oreille, l'air quelque peu vieillot et dans la bouche un bout de cigare éteint ».

Ainsi nous le présente Mistral, dans le délicieux portrait que ses mémoires tracent de son ancien condisciple Anselme Mathieu.

Prodigue dispensateur de mégots (1) et de gentillesses à ses camarades et amis, de gaillardises à la servante, d'œillades à la fille du pâtron, flegmatique conteur de fâriboles et de hâbleries, coureur d'aventures galantes sur les ailes de l'imagination plus encore que sur les toitures de la Carreterie, doux songe-creux accoudé à sa fenêtre, les yeux sur son rêve et la fumée de son cigare, tel était Mathieu à seize ans, tel il demeura toute sa vie.

De la mansarde peuplée de figurines nues qu'il s'était fait donner, non pour travailler plus librement et rattraper le retard de ses études, comme il l'affirmait sans rire, en réalité pour s'adonner, loin de la férule magistrale, à sa fantaisie, il faut croire qu'il ne descendait pas seulement pour les repas et les récréations, ainsi que l'in-

(1) Mistral note que la scène de la distribution des bouts de cigares à l'arrivée de Mathieu au collège a été retenue par Daudet pour son roman de *Jack*.

dique Mistral, mais qu'il consentait parfois à suivre une classe, puisque la Bibliothèque Calvet conserve son cours dicté de rhétorique, témoignage irrécusable, ne serait-ce que pour la calligraphie, d'un certain labeur scolaire.

Ce gros cahier, plus tard transformé en livre de raison, en dehors de comptes, de brouillons de lettres d'affaires, de vers informes ou de notes que Mathieu adulte sema sur les nombreuses pages demeurées blanches, accuse, il est vrai, des occupations extra-classiques, mais déjà chères à Anselme : croquis divers, paysages, portraits, caricatures, le tout assez grossier, voisinent avec de jeunes strophes provençales dont Roumanille et Mistral lui ont donné le goût, et un essai d'arbre généalogique des Montredon. Car, dès le collège, il lui fâchera de s'appeler prosaïquement Mathieu; il sera entiché de noblesse et parlera fièrement, à tout propos, de ses problématiques droits au titre de Marquis de Montredon, que son grand-père, ruiné par la Révolution, n'avait plus voulu revendiquer, disait le petit-fils, parce qu'il ne pouvait plus le porter convenablement.

Ce titre de marquis lui conférait sans doute un prestige éblouissant auprès des jeunes Avignonnaises. Il fut de nul effet auprès des examinateurs du baccalauréat. Après plusieurs insuccès, Mathieu dut regagner le foyer paternel sans diplôme, mais cependant muni d'une bonne culture classique, sinon d'une excellente orthographe.

C'était en 1848. Mistral avait quitté depuis un an la pension Dupuy pour la poétique oisiveté du Mas du Juge. Il n'avait point perdu contact, au contraire, avec ses chers « Rouma » et Anselme, qu'il cherchait, vainement du reste, soit au cours de leurs rencontres en Avignon, soit dans ses lettres, à gagner à ses opinions démocratiques, aux plus beaux jours de l'éphémère république.

Mais tandis que la politique avait inspiré à son ami de Maillane des chants de mort contre la royauté, et au

doux poète des *Margaredito* les plus violents pamphlets contre la « Gueuse », elle avait laissé Anselme quasi indifférent, en dépit de son attachement traditionnel aux idées royalistes.

§

L'ADOLESCENCE ET L'ÉTUDIANT EN AMOUR.

Rentré à Châteauneuf, la chasse et les femmes, ses deux grandes passions après la poésie et le rêve, suffirent à absorber son activité... ou sa paresse. Il se console aisément de sa peau d'âne manquée. Il chasse, et il fait l'amour. Au fur et à mesure qu'il prendra de l'âge, il préférera même de plus en plus ceci à cela.

C'est l'époque la plus épistolière de sa vie — qui l'a été fort peu. — Il a besoin d'épancher sur un correspondant sûr le bouillonnement de sensibilité et de sensualité qui l'étouffe. Ce correspondant, ce sera Mistral, quand il ne pourra le rejoindre en Avignon, au café ou au restaurant les jours où l'on veut parler femmes, chez le vertueux Roumanille, maintenant correcteur à l'imprimerie Seguin, les jours où l'on veut parler poésie.

Ce sera aussi un autre camarade de collège, Marius Calvet, celui qui, après une vie mouvementée, devait devenir journaliste et sous le surnom de « Cacho-Nose » la terreur des maris d'Avignon. Alors étudiant à Paris et attaché à la *Revue des Deux Mondes*, Marius Calvet inonde son compatriote Anselme de confidences sentimentales. Mathieu le lui rend bien et lui conte par le menu son existence de chasseur et de don Juan. Son confident, qui le connaît bien, finira par lui dire :

> Vous êtes plus amateur de beau sexe que de lapins et de bécasses, et je crois qu'il tombe plus de femmes que d'oiseaux dans vos filets perfides.

Le fait est que le bel Anselme fait la cour à toutes les

jolies filles de Châteauneuf, et avec succès. Ce n'est pas un simple coq de village. C'est un « monsieur », un noble; il est galant, beau parleur, poète, tout à fait séduisant. Sous son légendaire nez busqué qui lui vaut de la part de ses intimes mille plaisanteries et l'appellation de « bèu nas crocu », on le prendrait pour le jeune Musset de Gavarni. N'est-ce pas la même abondante chevelure rejetée en arrière, la même barbe encadrant l'ovale d'un fin visage éclairé par le sourire, mi-malicieux, mi-rêveur, de deux yeux tendres? Oui, il avait tout pour plaire aux petites villageoises de Châteauneuf. Mais s'il trouble leur cœur, il ne leur donne pas le sien. Tout se borne pour lui à papillonner de caprice en caprice.

Pourtant, ce papillon volage ne tarde pas à rencontrer le véritable amour. C'est une demoiselle Pécoult, Marie Pécoult, fille de bourgeois castelneuviens, communément appelée « Mioun », qui le lui inspire. Blonde aux yeux bleus, elle a quinze ans. Elle est belle et le sait. Mais c'est une beauté froide, coquette, poseuse. Elle a volontairement dépouillé à la ville, où elle a été élevée, le naïf et innocent enthousiasme de son âge et la simplicité d'âme et de manières que gardaient encore à cette époque les jeunes filles de la campagne. Anselme entreprend bravement sa conquête. Madrigaux, poésies françaises et provençales, déclarations en prose ou en vers, discrètes ou hardies, propos langoureux ou savantes dissertations amoureuses, il puise à pleines mains dans l'arsenal de son imagination et dans le jardin de ses pensées. Mais vainement. La belle Mioun reste insensible et le pauvre poète en est pour ses frais.

Son ami Calvet essaie de le consoler et le conjure de fuir à jamais « cette fille des champs masquée en citadine, et affichant avec une vertu posthume l'insensibilité et le superbe dédain d'une marquise blasée ».

Mais Anselme l'aime comme on aime à vingt ans, de toute son âme, aveuglément. Il s'imagine emporter la

place à force de persévérance. Il n'obtient qu'ironie insultante et injurieux sarcasmes.

Pauvre poète, comme il souffre et comme il va souffrir. Car bientôt on lui préfère un certain Ricard, un lourdaud riche et sensuel qui mène promptement les choses jusqu'au mariage.

C'en est assez; c'en est trop. Anselme s'abîme dans le pessimisme le plus noir, et sa muse naturellement gracieuse et riante s'endeuille au point de ne plus quitter les ruines et les tombeaux. Marius Calvet intervient à nouveau, lui reproche sa faiblesse, et pour guérir son ami lui vante les charmes de celle-ci, de celle-là, de cette autre, Madame Gauthier, Madame Auguste, Mademoiselle Béneret, toutes disposées à panser sa blessure par l'offrande de leur amour.

Mais Mathieu ne s'attarde pas à cet inefficace traitement opothératique. Il se mêle à sa douleur trop de cuisant dépit et d'amour-propre froissé pour qu'il supporte plus longtemps l'insolent triomphe de son heureux rival.

Encouragé par ses parents, plus fâchés que lui-même de son oisiveté au village, il décide de s'en éloigner pour trouver dans le travail l'oubli de sa peine. On lui a obtenu à Avignon un emploi de clerc d'avoué. Il ne lui reste plus qu'à trouver une pension de famille. Le 6 mars 1850, Roumanille lui écrit à ce sujet :

Mon cher ami,

Je m'empresse de te transmettre les renseignements que je t'ai promis.

La pension dont il s'agit est à Avignon, *rue des Amoureux* (comme c'est joli!), 8. C'est un juste milieu fort raisonnable entre le luxe et la misère.

Nous ne sommes actuellement que deux pensionnaires, fort tranquilles, très pieux, et quelque peu réactionnaires.

Le prix de la pension est de 45 francs par mois. Deux repas, un à midi (assez confortable), l'autre à 6 heures et demie (qui l'est moins).

Tu trouveras à l'heure qu'il est une chambre dans la maison même, mais une chambre exclusivement prolétaire. Je n'ai pas demandé le prix, mais ce serait raisonnable, comme la nôtre.

Ainsi, si tu viens à Avignon, si tu aimes le calme, la simplicité et le reste, viens nous trouver. Tu seras parfaitement et fraternellement accueilli.

L'adresse de Mistral, ce démoc-soc intéressant et timide comme une jeune fille qui vient de faire sa première communion, est : rue de la Monnaie, 4, à Aix (Bouches-du-Rhône).

En attendant le plaisir de te revoir, jeune homme, je te serre la main en idée et je t'embrasse idem.

Ton tout dévoué...

Quelques semaines plus tard Anselme s'installait en Avignon. Il ne devait pas respirer longtemps l'atmosphère d'une étude d'avoué, étouffante, desséchante pour son âme de poète des champs. L'année d'après il est à Aix où Mistral termine son droit. Il veut, lui aussi, goûter à cette vie d'étudiant dont le jeune Maillanais lui a décrit les plaisirs. Et il s'y précipite, non comme étudiant de licence, puisqu'il n'est pas bachelier, mais comme aspirant à la capacité en droit.

Etudiant de deuxième zone, mais étudiant tout de même !

Nous savons par Mistral que son ami Mathieu ne suivit d'autre code à Aix que celui de l'amour, passant avec un souriant dilettantisme de la lavandière à la baronne.

Cette baronne de trente ans, femme d'un vieux barbon de conseiller à la Cour, dont nous parlent les Mémoires mistraliens, en avait quelque peu davantage et le malin Anselme la recherchait peut-être moins pour la finesse de son linge que pour les discrets dépôts qu'elle faisait dans sa maigre escarcelle d'étudiant. Ecoutez à ce sujet Marius Calvet :

J'ignore quel motif vous a engagé à subir les lois d'une coquette de quarante et quelques hivers. Si c'est un filon cali-

fornien à exploiter, je vous approuve fort de le couver amoureusement des yeux. C'est un trafic honnête et légitime qu'autorise l'usage et la comédie. Je ne vois dans cette intrigue excentrique dont vous me parlez qu'une spéculation de bourse, la seule qui soit en vogue chez l'étudiant. J'ajoute que je cherche depuis longtemps une aussi bonne aubaine sans pouvoir la trouver.

Marius Calvet avait raison. La baronne n'était, selon son mot pittoresque et un peu cynique, qu'un filon californien. Le cœur du poète demeurait malgré tout fidèle à la Mioun de Châteauneuf, devenue Madame Ricard. Dans les brasseries aixoises, dans ses aventures galantes, dans la vie dissipée qu'il mène, Mathieu ne trouve ni la consolation, ni l'oubli qu'il était venu chercher.

Alors il prend son luth provençal. Le souvenir de la cruelle le hante, et il la chante. C'est un poète et un rêveur, le brave Anselme. Il n'aura pas un mot amer contre la bien-aimée. Il transformera la triste réalité en la mirant dans le miroir infidèle de son rêve.

Ainsi est née le 28 avril 1852 la *Cansoun de Mioun* où la fière Castelneuvienne est transformée en délaissée, pleurant jusqu'à mourir son volage amant.

Voilà comment les poètes écrivent l'histoire de leurs amours.

§

LES DÉBUTS POÉTIQUES PUBLICS ET L'AMOUREUX DE ZANI

L'été suivant, ses études de droit terminées, Mathieu poète obtient à Châteauneuf le pardon de Mathieu étudiant pour son infructueux séjour près de la Faculté, en exhibant *Li Prouvençalo,* recueil anthologique des troubaires du temps, où Roumanille a inséré trois poésies de son original ami Anselme, puis son portrait publié par Bonaventure Laurens dans l'*Illustration* (18 septembre 1852) avec celui des principaux héros du fameux congrès d'Arles auquel il a assisté (19 août).

L'année d'après, sa réputation poétique est déjà assez établie dans les milieux patoisants pour que son absence au congrès d'Aix « très remarquée », y cause un irréparable vide, au dire de Roumanille.

Ce vide est comblé par la publication dans le *Roumavagi dei Troubaires* de Gaut, de deux poèmes qui annoncent le charmant et fin auteur de la *Farandole*.

Dès lors, il est embrigadé dans la jeune école avignonnaise, toute frémissante d'audacieux desseins de renaissance d'oc et résolue à faire bande à part dans le concert discordant des troubaires. Certes, il est trop indolent et léger pour seconder Roumanille et Mistral dans leurs savants travaux d'épuration littéraire et orthographique. La collaboration qu'il leur apporte est assez passive. Qu'importe. Il est dévoué et acquis d'avance à leurs décisions et volontés de chefs. Ceux-ci ne lui demandent que d'y soumettre ses trop rares inspirations poétiques, inlassablement stimulées par leurs prières et leurs remontrances.

Au reste, la discipline de l'école est encore plus douce qu'à la pension Dupuy. Ne s'exerce-t-elle pas au cours de joyeuses excursions et équipées à travers la Provence (Mathieu toujours prêt pour les excursions, écrira Mistral dans ses *Mémoires*), de plantureux dîners copieusement arrosés, de cours d'amour fleuries par la grâce de *Mireille* naissante (2) et de la brune Zani?

C'est aux réunions hivernales de l'hôtel Giéra, dans la rue Banasterie, à Avignon, aux dimanches printaniers de Fontségugne, que Mathieu rencontre la pâle amie des sœurs de Glaup. Et tout de suite, il s'enflamme pour elle. Mathieu épris de Zani? Parfaitement! Ne protestez pas! Ne dites pas que Zani est la propriété d'Aubanel. Au fait,

(2) On se souvient que dans son appel aux poètes de Provence, au chant VI de *Mirèio*, Mistral s'adresse ainsi à Mathieu :

...e tu tambèn Matieu Anseume
Que, di triho, souto lou teûme,
Regardes, pensatieu, li chato que fan gau...

elle n'a jamais appartenu qu'à Dieu. Mais, avant qu'elle se rende à son appel, tous les félibres qui ont gravité autour de sa robe *Miougrano* ont été amoureux d'elle, comme l'étaient tous les chasseurs de la Madeleine de Nadaud. Oui, tous les félibres en étaient amoureux, et surtout ceux de nature particulièrement inflammable, je veux dire Aubanel et Mathieu.

Que Théodore et Anselme aient été rivaux, rien de plus vrai. Et il n'y a pas lieu de s'étonner que cette rivalité n'ait pas entamé la toute nouvelle et déjà profonde amitié des deux poètes si proches parents par le talent.

C'est que d'abord Aubanel et Mathieu ont ignoré jusqu'au départ de celle-ci l'amour qu'ils portaient respectivement à Jenny Manivet. Ensuite, c'est que l'amour de Mathieu n'a été qu'un feu de paille éteint faute d'aliment après l'entrée au couvent de Zani, alors que celui de Théodore Aubanel s'est révélé, par l'absence, de la famille des grandes passions.

Enfin, c'est que Zani n'a point fait de jaloux, n'ayant pas accordé plus de privautés à l'un qu'à l'autre, en dehors d'innocents témoignages d'amitié pure.

Voici comment Eugène Garcin nous apprend, par une lettre à Anselme, datée d'Avignon du 12 janvier 1854, le tendre sentiment de ce dernier pour la grande Muse de la Renaissance méridionale, immortalisée par Théodore Aubanel :

J'étais à Avignon, chez Paul Giéra; les dames étaient à la campagne. Ce fut pour moi un bonheur que de parler de toi.

— Mathieu, leur dis-je, oh! quel ami! quel poète! Il m'a adressé dernièrement une idylle fraîche et délicieuse en prose provençale, la voici...

Et nous lûmes ta charmante lettre. A mesure qu'on avançait, chacun prêtait son attention, et puis partaient des éclats de rire. Paul et Roumanille, mais Paul surtout, se tordaient sur leur chaise à se pâmer. Moi, j'étais d'abord comme hébété; néanmoins, je compris aussitôt, je compris qu'ils connais-

saient la charmante fée qui, disais-tu, t'avait cueilli des fleurs, celle qui t'avait pressé la main à la fontaine et le pied dans la salle à manger. J'eus alors du regret et un regret mortel d'avoir fait lire ta lettre; mais pouvais-je supposer que la scène se passait à la campagne de Paul, qu'ils étaient avec toi à la campagne? Je ne voulais leur communiquer ta lettre que comme pièce littéraire, comme une œuvre poétique amicale et intéressante, sans plus.

Voilà ma justification sincère, voici qui doit te rassurer toi-même :

« Ah, le farceur! » disaient-ils tout en riant. « Ah, l'infâme! Le Lovelace! » s'écriait Roumanille affectant une colère jalouse, « je n'avais plus d'espoir qu'en elle, et voilà qu'il me la ravit... »

Et sitôt, nouveaux éclats de rire... Enfin, enfin, on me nomma la personne et tous alors reprenant un sérieux qui n'était point affecté, me dirent que tu as voulu t'amuser en m'écrivant cela, mais qu'il n'y avait rien de vrai. C'est ce qu'ils croient tous encore.

Et cependant Paul, un jour, t'a dit ainsi avec un air de frère ou de père irrité : « Monsieur Mathieu, vous avez mal agi. » — Bon enfant, tu es allé prendre au sérieux ce qui n'était qu'une plaisanterie. Paul riant et ayant appris que tu étais venu plusieurs fois à Avignon sans aller le voir, a été fâché de t'avoir dit cela. Je te le répète, voici l'opinion de Giéra, de Roumanille et d'Aubanel : Mathieu est poète, et comme tel il s'est plu à broder un petit conte sentimental.

Tu le vois, mon bon ami, le mal que je t'ai fait n'est pas grand et tu aurais tort de m'en vouloir; mais je serais mortellement fâché de t'avoir peiné, même involontairement.

Je t'en supplie, affectionne-moi comme par le passé, tu me rendrais trop malheureux en m'enlevant ton affection.

Je t'ai dit, cher Anselme, quelle était la pensée de nos amis relativement à ta lettre; je dois t'avouer que je ne la partage nullement. Non, tu ne m'as pas fait un conte, non tu n'as pas voulu te montrer poète : tu m'as dit la vérité. Ne sais-je donc pas que tu es un noble et joli don Juan? J'ignore, ma foi, quelle étincelle part de tes yeux, mais fille sentimentale n'y résiste point. Et puis, quoi d'étonnant que tu aimes Jenny?

quoi d'étonnant qu'elle t'aime? Je l'ai vue plusieurs fois depuis que je suis à Avignon, je ne l'ai pas trouvée belle; elle est plus que cela, elle est gracieuse, elle est adorable. Notre excellent et presque divin ami, Mistral, pourra te dire combien je suis physionomiste. Eh bien, j'ai lu la passion dans cette tête andalouse, et si toi, mon ami, tu ne l'aimais pas, je voudrais l'aimer, je voudrais m'en faire aimer.

Ne crains rien, je ne suis en aucun cas un rival redoutable et de plus, en ceci, j'ai trop de délicatesse pour ne pas vouloir respecter ton bonheur...

De très courte durée ce bonheur, puisque le 27 avril suivant, c'est-à-dire trois mois plus tard, Roumanille annonce à Mathieu l'entrée en religion de Zani...

Tu n'apprendras pas sans intérêt que J..., la timide fleur-au calice odorant, est partie avant-hier pour le couvent. Elle va prier pour les coupables. Elle m'a donné raison.

Elle n'en sera que plus poétique et nous aimerons la voir rayonner dans nos plus doux souvenirs. Pleurez, *Muses du Rhône* et toi sainte enfant, réjouis-toi. Les adieux ont été fort touchants. Nous étions tous là avec notre bien-aimé Romain. Cela ressemblait assez à un convoi funèbre.

Et maintenant, nous chantons :

Quand sur les sphères,
Vous verrez Dieu,
A nos misères
Pensez un peu.
Qu'il vous souvienne
D'où vous sortez;
Ame chrétienne
Partez.

§

LE DON JUAN DU FÉLIBRIGE

Zani partie, Anselme Mathieu n'entre pas de son côté au couvent du désespoir. La crise passionnelle et inspiratrice de sa jeunesse, c'est à Mademoiselle Pécoult, à

Mioun qu'il la doit, et non à l'héroïne de la *Miougrano Entre-duberto.*

Toutefois, l'entrée en religion de celle-ci ne l'a pas laissé indifférent. La tristesse qu'elle lui a causée, il l'a chantée d'un cœur vraiment endolori dans son poème *Li Remembranço,* composé pour le livre inédit de souvenirs réunis par Aubanel sur la jeune fille. Mais cette mélancolique évocation des beaux jours de Fontségugne où « nous ramassions tous deux, dit-il à Théodore, des fleurs pour une Comtadine », suffira à exhaler sa propre douleur.

Il se consolera vite, en tout cas. Quelques mois après, en pleine éclosion félibréenne à laquelle il participe comme un des sept de Fontségugne, inventeur, selon Mistral, du mot « félibrée », collaborateur de l'*Armana,* le cœur blanchi à neuf comme au printemps les façades beaucairoises, il soupirera auprès d'une autre, puis d'une autre encore. Papillonner, « caligner », à la ville et à la campagne, c'est le grand bonheur, l'occupation essentielle de ses vingt-cinq ans « achatourli ». Le prude Roumanille en est scandalisé.

Mon cher ami, écrit-il à Mathieu à ce moment (27 avril 1854), depuis très longtemps tu ne m'as pas donné signe de vie. Tu te trouves à l'aise dans ta paresse comme un poisson dans l'eau et c'est mal. Peut-être es-tu trop préoccupé de tes coupables et ruineuses amours : c'est plus mal encore; faut d'amour, mais pas trop n'en faut. L'amour, mon ami, est un agneau qui, s'il prend un pied chez nous, en a bientôt pris quatre. Il faut savoir lui dire ce que Dieu dit à la mer : « Tu ne viendras que jusque-là », et en fait de *poutoun,* il me semble que tu devrais te contenter de ceux de ta gentille mie. Voilà qui est clair et net. J'ajouterai : Semez de ces amours, vous recueillerez des orages. Assez de sermon comme ça. Un sermon est toujours ennuyeux quand on le mérite. Et revenons à nos chers moutons...

Ces reproches à l'adresse de don Juanisme d'Anselme ne sont pas demeurés sans réplique. Ils ont valu à Rouma

une délicieuse réponse en vers, la fameuse pièce de *La Farandole : A Roumaniho que me reprenié sus mi poutoun,* vrai petit chef-d'œuvre de grâce, d'émotion, d'ironie et de rythme. Rappelez-vous l'invitation finale du poème :

Tu douc se de la vido
Ravido
Vos saupre l'esplendour,
Acampo-te 'no bruno
E'ngruno
Lou rousàri d'amour (3).

Roumanille ne devait suivre ce charmant conseil que dix ans plus tard, en 1863, époque à laquelle il épousa, comme on sait, la félibresse Anaïs-Rose Gras.

§

LE MARIAGE

Anselme Mathieu, lui, se maria en 1861, le même jour que son frère Louis et le mariage célébré dans l'intimité familiale, en l'absence de tout félibre, assagit son humeur volage. Il eût été impardonnable de ne pas être un mari fidèle avec une femme aussi exquise que la sienne.

Elle avait seize ans de moins que lui, à peine dix-sept printemps. Elle s'appelait Thérèse, d'où son diminutif de Zine, Zio ou Zia. Elle appartenait à une famille Establet, viticulteurs de Châteauneuf, très liés avec les Mathieu.

Anselme l'avait vue naître et grandir presque à ses côtés. Il la choisit pour femme à cause de la grande affection qu'elle portait à sa mère à lui, veuve, vieille, infirme, auprès de laquelle il vivait dans la maison paternelle et dont il ne voulait pas se séparer en se mariant. Il la choisit aussi pour le profond amour qu'il se découvrit pour elle lorsque le frais bouton de rose qu'elle était s'épanouit à sa quinzième année.

(3) « Toi donc, si de la vie — ravie — tu veux connaître la splendeur, — trouve-toi une brune — et égrène — le rosaire d'amour. » (*A Roumanille qui me reprenait au sujet de mes baisers.*)

Bonaventure Laurens, le peintre des Gomtadines, connu sous le nom de *félibre adoulenti*, le *Pistachié sentimental*, comme l'a surnommé spirituellement Jean-Louis Vaudoyer, nous a laissé dans son introuvable *Album des Dames*, un adorable portrait en couleurs de Zine avant son mariage, portrait qui a inspiré à son poète Anselme la huitième aubade de la *Farandole : Sus un retra de chato* (Sur un portrait de jeune fille.)

Un pur visage d'adolescente. Sous le front large, une épaisse chevelure châtain déroule ses deux bandeaux réguliers prolongés à l'oreille en tresses qui encadrent harmonieusement des joues potelées et roses, pour s'enrouler en chignon sur la nuque. Le bleu regard d'un grand œil pensif est égayé par le léger retroussis du nez, et le discret sourire des lèvres mi-closes et arrondies en cerises.

Du jour où Anselme s'enamoura de cette enfant, vers 1858, il lui voua un culte exclusif et enthousiaste qu'il célébra en poèmes aussi frais et gracieux que leur inspiratrice.

Sous son prénom musical de Zine, ou sous celui de *Flour de Rose, Margai, Leleto,* c'est sa fiancée qu'il chante et rechante, surtout dans la *Farandole,* publiée trois mois après son mariage.

Ce mariage fut le premier annoncé par une lettre de faire part félibréenne. J'entends par là que Mathieu fut le prèmier poète provençal à rédiger originalement un faire-part en langue provençale, au nom des félibres comme au nom des familles. C'est une gentille innovation dont il lui faut reconnaître la paternité.

Marié, il ne dérangea pas grand'chose au train ordinaire de ses occupations. Il continue de chasser, de rêver, d'aimer l'amour, conjugalement installé à son foyer et dans son cœur, de fréquenter et d'abreuver ses amis les félibres... et de vendre son vin.

§

LE PROPRIÉTAIRE-VITICULTEUR ET SES COURTIERS GRACIEUX

Car le poète des *Baisers* a été viticulteur. Vous allez me dire qu'il s'était assez mal préparé à cet état au cours de droit érotique de la baronne aixoise. Mais n'oubliez pas que c'est un fils de la terre, l'enfant d'un terroir célèbre depuis des siècles par ses vignes, et qu'il n'avait guère par conséquent à apprendre en science vinicole. Il avait reçu depuis son enfance les leçons de son père, propriétaire assez aisé, qui mena les vignes du patrimoine avec ses deux autres fils, jusqu'à sa mort survenue en 1856.

Anselme, vous vous en doutez, ne mettait guère la main à la charrûe ni à la cuve. L'exploitation paternelle comprenait trois crus, le *Gros-Caillou,* la *Cerise,* les *Combe-Masques,* produisant en moyenne 1.500 hectos par an. Une partie de la récolte allait au commerce à raison de 150 francs la pièce de 270 litres. L'autre partie vieillissait à la cave, et suivant l'âge, se vendait de 370 à 600 francs la pièce. Vous le voyez, il y avait là de quoi occuper la famille Mathieu et la faire vivre.

Dans la maison, Anselme tenait l'emploi tout indiqué par ses goûts et son instruction : il était commis aux écritures, secrétaire, voyageur, agent de publicité. Il rédigeait la correspondance commerciale pour la vente de la récolte, faisait les comptes, les factures, visitait et sollicitait la clientèle, cherchait par d'ingénieux moyens à étendre la réputation des vins récoltés.

L'année de la fondation du Félibrige, il avait eu une idée géniale : il avait mis pour la première fois en bouteilles, à la cave même de fabrication, le vin de Châteauneuf, jusqu'alors vendu seulement en fût, et décoré les bouteilles de l'étiquette : *Vin di Felibre,* agrémentée des cinq petits vers immortels qui sont sur toutes les lèvres.

La trouvaille avait eu beaucoup de succès dans le Midi provençal, et un succès mérité, car les Mathieu faisaient un Châteauneuf pontifical, divin (4). La réputation de la merveilleuse liqueur avait vite dépassé le cercle des félibres et avait été consacrée à Paris par Mistral lui-même. Le grand poète y avait débarqué dans les premiers jours d'avril 1856, avec le manuscrit frais achevé de *Mirèio* dans la poche, et deux caisses de *Vin des Félibres* dans ses bagages. Lamartine, Adolphe Dumas, Barbey d'Aurevilly, Louis Jourdan, Taxile Delord, tous ceux qui devaient porter aux nues le poème mistralien, en avaient bu et rebu. C'est ainsi que le brave et malin Anselme avait chauffé — c'est le mot propre — la critique parisienne pour le lancement de *Mirèio,* et, par la dégustation de son vin, fait aux franchimands de Paris une âme provençale propice à la dégustation du chef-d'œuvre de son cher Frédéric.

Il y avait à ce moment dans la capitale un jeune Nîmois, alors à l'aurore d'une magnifique carrière littéraire, qui venait d'être présenté à Mistral et ne quittait plus son nouvel ami. Sympathie bien naturelle puisqu'elle était née sous les rayons de ce soleil en bouteille qu'était le vin d'Anselme Mathieu.

Eugène Garcin, établi lui aussi à Paris depuis peu, va nous dire la chose dans la lettre que le 9 avril 1859 il adresse à Anselme :

Hier soir, nous sommes allés dîner, avec Mistral, chez un charmant petit ami qui depuis longtemps sait vos noms. Nous avions porté une bouteille du vin des félibres pour le dessert, et que de joyeux propos, que de joyeux souhaits pour toi,

(4) Jugez-en par ces seules lignes de Victor Duret, datées d'Onex, 14 juillet 1860 :

« Mon cher Anselme,

» Je n'ai pas eu de nouvelles de toi par la plume des félibres, mais j'en ai reçu de bonnes par ton envoi de Châteauneuf. J'ai goûté le vin en famille, nous avons bu à toi et aux tiens. Que la santé soit à vous tous. Que la prospérité soit à tes vignobles et l'abondance dans tes celliers. C'est

pour les tiens, pour Théodore, pour la maîtresse de l'*aucelloun engabia* (5) et pour tes belles vignes. Nous avons fait de toi le portrait le plus gracieux, que je voulais le plus ressemblant. Voici celui de notre ami. Vrai poète, si bien qu'Edouard Thierry a pu dire de lui, et avec raison, dans le *Moniteur :* « Alfred de Musset est mort. Nous avons Alphonse Daudet... » C'est un vrai petit don Juan, donc il est du Midi, comme toi, sa famille, son père fut propriétaire de la *Font-dou-Rey*. Partant, nous pouvons parler même langue, mêmes sentiments. Quelle grâce exquise dans les siens! Il chante à ravir, comme ton *Auceloun,* seulement il n'est point *engabia.* Ah, combien ses escapades m'amusent! Je tâche de le retenir; mais rien ne peut l'attacher, que les *filets d'or* de l'amour, et encore les brise-t-il parfois pour en nouer d'autres. Les brillantes dames de l'aristocratie en raffolent. Lui, t'aime beaucoup, il aime beaucoup Théodore. Il veut vous voir, vous le verrez un jour. Quant à lui et toi, qui êtes deux don Juan, la première fois que vous vous rencontrerez, vous allez crier tous deux ensemble : « Oh, cher ami, va, c'est bien toi! Je te cherchais depuis cinquante ans! »

Garcin avait raison, Daudet et Mathieu étaient faits pour se comprendre. Le jeune auteur des *Amoureuses* était, spirituellement parlant, le cousin germain du Félibre des *Baisers*. Avant de faire connaissance ils sympathisaient déjà, rapprochés l'un de l'autre par le séduisant portrait que leur faisaient à chacun leurs amis communs.

Du jour où ils se connurent, à Paris, lors du deuxième voyage que Mistral fit dans la capitale au printemps de 1859 en compagnie de Mathieu, après la publication de *Mirèio,* Alphonse et Anselme se lièrent d'une de ces rares

une liqueur excellente. Je comprends comment les troubadours de la Provence ont tant de feu dans leurs vers... Je te remercie vivement de cette expédition, je ne sais pas l'âge ni le cru de ce vin, mais il est chaud, il a un bouquet des plus parfumés et des plus agréables. Tu me diras de combien je te suis redevable et je te solderai à ma première descente en Provence. Merci encore de ta bonté et de ta complaisance. Vous vous entendez supérieurement à la viniculture, tes frères sont maîtres dans la partie, et ils enfoncent les vignerons de Bordeaux et de Bourgogne... »

(5) *L'oisillon en cage,* poème de la *Farandoulo.*

et fidèles amitiés dont les premiers félibres semblent avoir eu le merveilleux secret.

Ils étaient déjà si unis en 1860 qu'Alphonse, qui ne roulait pas sur l'or, loin de là, n'hésitait pas à « taper » Anselme de deux cents francs. C'est par Garcin que l'emprunt fut négocié :

Paris, le 20 septembre 1860.

Bien cher Mathieu,

... Ce matin, Alphonse m'est venu voir. Il a besoin tout de suite de deux cents francs. Daudet gagne déjà un joli argent par ses publications, mais surtout il a trouvé un excellent protecteur qui s'intéresse beaucoup à lui, c'est M. de Morny. D'ici à deux mois, il aura une jolie position, une sorte de sinécure. En tout cas, c'est l'avis de tous, il a un bel avenir. Je sais de plus qu'il est un jeune homme d'excellent cœur.

Donc, je te réclame pour lui, et j'en réponds pour lui, la somme de deux cents francs. C'est un grand service pour Daudet et je t'en aurai la plus grande obligation, comme si c'était pour moi-même. Voilà qui est dit. Du reste, service pour service. Tu obliges Alphonse, il t'obligera. Je t'envoie de lui un billet à trois mois d'échéance. Je ne dis pas un mot de plus. Ne me réponds pas à moi, mais à Daudet, 7, rue de Tournon. C'est là que nous avons dîné chez lui... A bientôt, je t'embrasse de tout mon cœur, excellent cœur que tu es. Daudet t'embrasse comme moi.

Daudet, le futur romancier qu'enrichiront ses œuvres, empruntant alors deux cents francs à Mathieu qui devait mourir dans la plus pitoyable misère, n'est-ce pas piquant et douloureusement ironique à la fois?

Il faut dire qu'Anselme avait en 1860, grâce aux économies de son père et à la vente des vins, le gousset assez bien garni, mieux garni en tout cas que celui de Daudet. Il pouvait prêter quelque argent à un camarade riche seulement d'avenir, et n'en aurait-il pas eu qu'il aurait emprunté lui-même pour obliger un ami.

Il n'obligea pas un ingrat. Alphonse lui rendit la

somme et s'occupa activement de lui procurer une clientèle parisienne de choix (6), avec Garcin et Adolphe Dumas, et contribua pour une bonne part à la prospérité de la maison Mathieu.

§

L'HOTEL MATHIEU A CHATEAUNEUF

Les félibres en profitèrent largement. On avait l'invitation facile chez les Mathieu. Il ne se passait guère de semaine que la petite voiture anglaise d'Anselme n'amenât avec lui quelques hôtes nouveaux, quand ils ne surgissaient pas par bande. Qui connaît du poète de Châteauneuf la seule *Farandole* est tenté de dire qu'il n'a apporté au grand œuvre commun que des chansons. En réalité, sa biographie le démontre, il a abondamment fourni au félibrige, son gibier, son vin, la santé morale des siens, l'exemple des plus belles vertus familiales et d'une existence saine et simple. Il a fait respirer aux chefs de l'entreprise de renaissance, à Mistral, à Aubanel, à Roumanille, l'atmosphère la plus propre à développer encore leur culte profond de la terre nourricière, de la famille, de l'amitié, à entretenir en eux l'enthousiasme sacré sans lequel ils n'auraient fondé rien de sincère, de fécond et de durable. Le Maillanais l'avait reconnu quand à la mort d'Anselme il disait dans l'*Aioli :*

Ce fut un des foyers, ce gai Châteauneuf-du-Pape, où le Félibrige prit son allégresse et cet amour de la Cause, cette foi dans la renaissance, cette union dans l'espérance qui ont

(6) Témoin cette lettre datée de :

Paris, 10 juin 1862.

Présidence du Corps Législatif.

Mon cher Mathieu,

Voulez-vous envoyer à M. Demaître, 21, rue des Bons-Enfants, à Paris, quelques échantillons de vos vins, accompagnés d'une lettre précise sur vos prix, la qualité du vin, la quantité que vous pouvez livrer. Votre affaire pourra, je crois, marcher. Embrassez, je vous prie, votre femme pour moi, mes amitiés aux frères, belles-sœurs, et à l'excellente maman Mathieu.

Votre ami, ALPHONSE DAUDET.

donné l'élan à notre œuvre. Peuvent en témoigner Alphonse Daudet, Paul Arène et Emmanuel des Essarts, et aussi Stéphane Mallarmé, qui jeune poète français, ainsi que d'autres d'Irlande, de Catalogne et de Russie, venaient là s'initier à notre joie de vivre et aux mystères félibréens.

Heureuse époque qui réunissait autour d'une table rustique la trinité platonicienne : le Beau, le Vrai, le Bien! On ne dira jamais assez tout ce que le Félibrige doit au Châteauneuf d'Anselme et au sourire de sa mère.

Le sourire de sa mère! Il a été pour l'âme de ses hôtes ce que le vin des Combe-Masques a été pour leur corps, le plus merveilleux des toniques, la concrétisation d'un idéal.

Quelle noble femme! Le portrait qu'a fait d'elle le peintre castelneuvien Baptiste Reboul nous la représente à l'époque même où Mistral la dépeignait dans la préface de la *Farandole* comme « l'image même de l'hospitalité ».

Oh! l'agréable vieille, menue et rose sous son humble costume de Comtadine; coiffée de la *Catalane,* elle courbe sur le sol une vieillesse alerte encore en dépit de soixante-dix ans de labeur champêtre et ménager et des rides du visage illuminé par la douce bonté du regard. Les larmes viennent aux yeux quand, la regardant, on écoute les amis d'Anselme parler d'elle.

C'est un concert d'actions de grâces. Vous aurez l'idée de la vénération unanime qui l'entourait par ces lignes d'Eugène Garcin, datées du 3 avril 1859, au moment où Anselme se trouve à Paris avec Mistral :

Chère Madame Mathieu,

Votre fils Anselme et mon bien-aimé ami vient de vous écrire; je serais heureux que la même lettre vous porte quelques lignes de moi et l'expression naïve de tous mes respects, de toute mon affection, de toute ma reconnaissance. Je n'ai point oublié les beaux jours que j'ai passés à Châteauneuf sous votre toit béni, et l'hospitalité antique que j'y ai reçue.

Aussi quand je songe à mon excellente et noble mère, ce qui m'arrive chaque jour, que de fois aussi je songe aux bonnes mères de mes amis les meilleurs, à vous et à la mère de Mistral, qui toutes deux m'avez reçu à votre foyer comme un enfant. Ce souvenir qui me revient sans cesse m'est une joie, une joie sainte, comme vous êtes sainte vous-même, ainsi que ma mère et la mère de Mistral... Je vous embrasse comme un brave fils, de tout mon cœur.

Victor Duret aura les mêmes effusions en 1860 :

J'ai appris par un félibre, mon cher Anselme, que ta bonne et vénérable mère était malade il y a quelque temps.

La piété filiale dont vous l'entourez adoucit ses souffrances et rend sa vieillesse heureuse. Que le bon Dieu te conserve cette excellente mère.

Les lettres d'Adolphe Dumas, d'Aubanel, de Mistral, de Roumanille sont pleines de témoignages analogues d'affectueuse gratitude et de respectueuse admiration. N'était-ce pas assez de cette noblesse de cœur, célébrée par tous ses hôtes, pour nous conserver le souvenir de la mère de Mathieu, un peu celle de tous les amis du poète?

§

LE MARQUIS DE MONTREDON

Anselme voulait davantage, la noblesse de la race. Pour flatter sa puérile vanité, Eugène Garcin, lorsque parut la *Farandole*, voulut réparer ce qui, aux yeux de son ami de Châteauneuf, pouvait passer pour un oubli de la part du préfacier. Il crut devoir dans le compte rendu de l'ouvrage qu'il donnait à la *Revue Nationale* ajouter la note suivante au tableau tout de lumière, d'amour et de joie, tracé par la préface de Mistral, de la vie patriarcale menée chez les Mathieu :

Dans le seul but de prouver mieux encore combien les nouveaux poètes de la Provence sont attachés aux mœurs simples

et rustiques et ne veulent tirer de là que leurs vrais titres de noblesse, qu'une indiscrétion me soit permise : en faisant le touchant et fidèle portrait de la mère d'Anselme Mathieu, Mistral ne nous dit point qu'elle est née marquise de Montredon, comtesse d'Astier, il ne nous dit point que cette femme si simple, comme la mère des Giéra, descend de Crillon. « Les parents de Mathieu sont des gens de la terre », voilà tout ce qu'il trouve bon de révéler. C'est qu'aux yeux des Félibres, il n'est plus belle gloire que d'appartenir au peuple par les habitudes, par la simplicité, par la bonté; voilà pourquoi ils n'étalent point d'inutiles parchemins.

Ces parchemins, Anselme Mathieu ne les trouva, lui, jamais inutiles. La preuve, c'est qu'il se fit peindre par le peintre Reboul, vers 1870, en guerrier rude et grave du XVI° siècle, tenant en main, bras fièrement croisés, ses titres de marquis. On dit qu'il aimait beaucoup ce portrait, j'allais dire ce déguisement, qui flattait sa manie des grandeurs (7). Il est permis d'y préférer la vaporeuse sanguine de Grivolas, où nous est restituée la vraie figure de Mathieu, celle sous laquelle il survivra. Au milieu des teintes estompées du béret de poète et de la barbe frisottante, le nez accuse sa longue courbe entre deux yeux au regard perdu sur les chimères du rêve et les mirages de la fantaisie.

§

LE POÈTE-CAISSIER DE L'HOTEL DU LOUVRE

Mathieu continuait à s'y plonger avec délices, insouciant des alarmes survenues dans son entourage. Peu après son mariage une catastrophe s'était abattue sur le pays : le phylloxera. Le vignoble de Châteauneuf rétrécissait chaque année son tapis de pampres sous l'attaque insidieuse de l'insecte ravageur. Les vignes de la famille

(7) Cette manie se révèle encore sur son papier à lettres marqué d'une couronne de marquis qui surmonte un blason semé de boutons de roses sur champ d'or, avec cette devise : « *Tant de boutoun, tant de poutoun.* »

Mathieu ne furent pas plus épargnées que les autres. Bientôt, plus de récolte — partant, plus de bénéfices. — Les frères d'Anselme étaient en train de replanter en vignes américaines quand la mère mourut, en février 1864. Ce décès, cruellement ressenti par le poète, provoqua le partage de la succession. Le patrimoine fut divisé en six lots, entre les six enfants. Anselme, subitement aux prises avec les implacables nécessités du pain quotidien, ne se sentit ni le goût nil la force de s'atteler à la dure et régulière besogne des champs. Il afferma sa part, la vigne des Combe-Masques, et se mit en quête d'une situation en rapport avec ses capacités.

Il pensa que Mistral, avec les relations que lui valait sa jeune gloire, pourrait la lui trouver. Le 15 octobre 1864, nouvellement débarqué du pays des songes sur cette planète inhospitalière aux poètes, il se tourne vers lui comme vers un sauveur :

Mon cher Mistral,

Il y a longtemps que je n'ai reçu de tes nouvelles; il me tarde de savoir ce que tu dis, ce que tu fais, et surtout si tu t'occupes un peu de moi. Pourras-tu m'avoir une place, n'importe en quel pays du monde, car il faut de toute nécessité que tu m'en trouves une, bonne ou mauvaise, noire ou blanche, n'importe. Si tu veux, tu peux me faire ce plaisir, je dis ce service, car c'est vraiment un service que tu me rendras. J'y compte. Adieu. — Bien des choses à ta mère, mais je t'en prie : me laisses pas dans l'oli bouiènto, se noun vos que roustigue (8). »

Au reçu de cette lettre, Mistral, embarrassé, la fit tenir à Aubanel en lui disant : « Je ne sais que faire. Je ne vois aucune fenêtre à cette prison ».

Fort heureusement, Aubanel, lui, en vit une.

A sa prière, des amis s'entremirent auprès de M. Courtet, propriétaire d'un nouvel hôtel qui venait de s'ouvrir

(8) « Ne me laisse pas dans l'huile bouillante, si tu ne veux pas que je rôtisse. »

à Avignon, l'Hôtel du Louvre, rue Saint-Agricol, pour y faire engager Mathieu comme comptable et sa femme comme lingère. Mistral accueillit en ces termes l'heureuse issue des démarches entreprises pas Théodoré :

Mon cher Théo,

Le mauvais temps et le peu de délai que me laissait ta lettre m'empêchèrent dimanche d'aller banqueter avec vous et faire fête à Mathieu.

J'apprends qu'il est casé. Très bien. Aie l'œil sur lui pour qu'il tienne comme il faut ses écritures et qu'il ne se fasse pas éconduire par quelque négligence digne de lui. Il doit être superbe dans ses fonctions nouvelles qui tiennent un peu de l'amphitryon, et Mathieu naquit amphitryon.

Mathieu naquit amphitryon, le mot est juste, cruellement juste. Il fut même le véritable amphitryon où l'on dîne. Il l'avait été jusqu'alors dans la maison paternelle de Châteauneuf. Il devait le redevenir neuf ans plus tard en prenant la direction de l'hôtel.

En attendant, il gouverne seulement la caisse. Il s'est assez aisément adapté à son nouvel état qui a pour lui l'immense avantage de lui laisser des loisirs. Il en consacre une partie à muser, rêver, bavarder avec ses amis, les clients de l'hôtel, tout surpris, quand ils ne s'appellent pas Bonaparte Wyse et qu'ils ne sont pas félibres, de découvrir un poète dans le caissier de la maison. Car le poète n'est pas mort en lui. On s'en aperçoit chaque année dans *l'Armana* où son voisin Roumanille fait toujours belle place à de charmants poèmes, péniblement arrachés à son incurable paresse. L'un des notables événements de sa vie à cette époque est sa liaison avec Balaguer et le petit groupe de proscrits catalans. Mathieu a, comme tous les grands félibres, entretenu avec eux les plus amicales relations. Pelay Briz a traduit en catalan maintes pièces de *La Farandole*. Balaguer, pendant ses séjours à Avignon, descendait à l'hôtel du Louvre, comme en témoigne ce billet adressé à Mathieu :

Perpignan, 4 mai 1867.

Mon cher et bon ami, je suis venu ici pour saluer les montagnes de Catalogne avant de m'en retourner à Avignon.

Je partirai d'ici demain soir à deux heures pour arriver chez vous à minuit ou une heure du matin.

Ayez donc la bonté, mon cher Poète, mon admirable félibre, de me faire préparer une chambre dans l'hôtel du Louvre, où je descendrai.

Une chambre pas chère, mon ami, vous savez que je suis proscrit. J'irai avec madame Balaguer.

Michel qui est venu ici avec moi vous envoie, à vous, à Rouma, à Mistral, à Aubanel, à tous, ses compliments. Bien des choses aussi de ma part. Annoncez ma prochaine arrivée à notre brave Roumanille.

A bientôt, tout à vous et à madame Mathieu.

C'est dans cette même année 1867 que les Catalans remirent à leurs amis les Félibres la fameuse coupe d'argent, quelques mois après le banquet de Fontségugne où ils fraternisèrent (30 mai). Au mois d'août suivant, Mathieu envoie ses vœux à Balaguer, prêt à donner à ses compatriotes le signal de la révolution. (Voir son poème *Partenço*). Après l'échec du mouvement, Balaguer rejoint Avignon. Il écrit à Mathieu :

Nîmes, 16 septembre 1867.

Mon cher Mathieu, je suis ici depuis ce matin. Ayez la bonté, je vous prie, et soyez assez bon pour me faire envoyer toutes les lettres qu'on recevra à l'Hôtel du Louvre au nom de madame Carbonel ou au mien.

Ayez la bonté de mettre aux lettres : « Hôtel du Cheval Blanc ». C'est l'hôtel où je suis.

Dans cinq ou six jours nous nous verrons. Je pense rester ici quelques jours, puisqu'il y a des amis espagnols, et après j'irai vous rejoindre.

Tout est perdu pour le moment, nous prendrons notre revanche bientôt.

Soyez assez bon pour embrasser Rouma, Gras, Aubanel, Goubet, etc., comme je vous embrasse de tout mon cœur.

Balaguer n'oublia pas son hôte avignonnais; une fois ministre d'Espagne, en 1870, il décora Mathieu. Cette

distinction devait être fort appréciée par ce grand enfant d'Anselme, sensible à toutes les manifestations extérieures de la vanité humaine. Lisez cette lettre que l'événement lui fit écrire à Roumieux, alors chancelier du Félibrige :

2 mai 1870.

Mon cher Chevalier,

Notre illustre et cher commandeur de l'Ordre Royal d'Isabelle la Catholique, Mistral, dans une accolade fraternelle (que je te donne à mon tour), vient de m'annoncer ma nomination de Chevalier dans l'Ordre.

Comme je suis bien aise de répondre avec dignité aux galanteries du Régent, dis-moi quelles sont les formalités à remplir, tant envers notre pays qu'envers l'Espagne pour ces choses-là; tu es l'homme par excellence entre tous, car *sabes l'endré catièu mounte lou Diable escound sa ferramento* (9), par conséquent je ne saurais mieux faire que de te consulter en pareille circonstance pour avoir tous les renseignements nécessaires.

Et s'il en est de nos jours comme au temps de la Chevalerie Française, je te prie d'être mon *Parrain, e vole que m'armes de pèd en cap* (10), car les armes des chevaliers troubadours doivent être d'une douceur à *faire gau* (11), comme le sourire de tes beaux enfants que j'embrasse avec bonheur tout en renouvelant à toi, mon cher poète, l'accolade sacramentelle que se doivent tous nobles chevaliers.

Cette lettre est écrite sur un papier portant l'en-tête imprimé de la mairie de Châteauneuf. Il faut dire que la guerre de 70 avait amené la fermeture momentanée de l'Hôtel du Louvre. Son beau-frère, maire de Châteauneuf, occupa Mathieu comme secrétaire de mairie. De son court passage à l'Hôtel de Ville de son village, le poète emporta un mauvais souvenir. Lui, fidèle royaliste, ne fut-il pas

(9) « Car tu sais l'endroit périlleux où le Diable cache sa ferraille. » (Mistral.)
(10) « Et je veux que tu m'armes de pied en cap. »
(11) « A réjouir. »

obligé de proclamer au son du tambour le triomphe de la République!

La guerre finie, il reprit à Avignon sa comptabilité hôtelière.

C'était un caissier d'une probité à toute épreuve. Mais il était distrait, ce La Fontaine provençal, et quoi d'étonnant, comme Mistral l'avait prévu, qu'il agrémentât sa tenue des livres d'un grain de fantaisie, de quelques négligences dignes d'un poète égaré parmi les chiffres. Voulez-vous un exemple des distractions de Mathieu comptable? Il est relevé par le Comte de Tourtoulon, au lendemain des fêtes de Pétrarque célébrées avec grand éclat à Avignon en 1874, et qui amenèrent une presse énorme à l'Hôtel du Louvre, devenu, par la présence de Mathieu, lauréat des Jeux Floraux pour son sonnet à Pétrarque, *Le Bain*, l'Hôtel du Félibrige :

On dit : qui compte sans l'hôte compte deux fois. Il faut dire que quelquefois l'hôte se trompe, et quand il est félibre, il se trompe à son préjudice.

Je m'avise ici seulement que vous ne m'avez compté que deux nuitées en Avignon, bien que j'y aie couché trois nuits, que vous ne m'avez fait payer qu'un dîner, non compris le grand dîner félibréen, et j'ai dîné deux fois : samedi, lundi, enfin que vous avez oublié encore le chocolat que j'ai pris hier matin avant de partir. Cela fait plus de cinq francs que je vous dois. Vous me ferez bien plaisir de me dire combien cela fait au juste. (Traduit du provençal.)

§

LE POÈTE-GÉRANT D'HOTEL

Ces petites négligences n'empêchèrent pas le propriétaire du Louvre de confier à Mathieu, au début de janvier 1875, la gérance de la maison. Grâce à un prêt du félibre nîmois Gueydan, avec lequel Louis Roumieux le mit en rapports, le poète put acquérir le matériel nécessaire.

Grâce à l'activité aussi intelligente qu'énergique, aux qualités morales et domestiques de sa femme, la jolie Zia, une hôtelière parfaite, qui recevait avec une grâce charmante et chantait à ravir dans les banquets félibréens, régulièrement tenus au Louvre depuis l'organisation définitive du félibrige en 1876, le ménage connut quelques années d'aisance et certainement il se serait enrichi si la malheureuse jeune femme avait vécu. Hélas! minée par la phtisie, elle épuisa ses dernières forces au travail, et le 23 juin 1877 Mathieu était veuf.

Le nouveau majoral, détenteur de la cigale *di Poutoun* avait 49 ans. Zia morte à 33 ans, pleurée de tous les félibres comme en témoignent les touchantes lignes nécrologiques d'Aubanel dans *la Cigale d'Or*, et les vers de Bonaparte Wyse dans *li Parpaioun Blu, Pauro Zia,* le laissait sans enfant, seul, à la merci des exploiteurs de son indolence native, de sa faiblesse de caractère et de son insouciance.

§

LE VEUVAGE ET L'HOTEL AU PILLAGE

Avec son autorité souriante, elle avait évité le gaspillage et le désordre ancillaires et aussi la grivèlerie félibréenne, magnifique d'exubérance et d'inconscience. Livré à lui-même, Mathieu ne réagit pas. Il essaie de s'absorber, pour oublier sa douleur, dans la rédaction de ses premiers contes que lui réclame infatigablement le marquis de Villeneuve-Esclapon pour son *Prouvençau*. Transporté au fabuleux pays des songes, il ne voit plus ce qui se passe autour de lui. A l'office on buvait et mangeait beaucoup plus qu'on ne travaillait, on déménageait petit à petit le matériel, couverts et lingerie. A la salle à manger on mangeait et buvait beaucoup plus qu'on ne payait. Jamais Mathieu ne s'était vu tant d'amis, vraiment trop aimables pour qu'il pût leur présenter une

note. Et puis il invitait lui-même aussi facilement qu'on s'invitait.

Il disparaissait aussi pendant des semaines. Il partait pŏur Cythère, pour Châteauneuf, une félibrée, un pèlerinage, comme en 1880, où il assiste avec Roumanille aux grandes fêtes de Montserrat. Mais, lui présent ou absent, l'anarchie régnait au Louvre.

A la cuisine, le cuisinier brûlait ses plats, impatient d'aller lutiner la nièce de Mathieu, une orpheline recueillie par l'oncle. A la caisse, une comptable sèche et venimeuse ne pardonnait pas au gérant d'avoir dédaigné ses charmes douteux pour une autre femme qu'il voulait installer à sa place. Et cette autre femme, une Avignonnaise, par conséquent jolie, avait mis la main sur ce veuf encore jeune, incapable d'échapper longtemps à une influence féminine, au point de lui soutirer les bénéfices agonisants de l'hôtel.

§

LA FUITE A LA FRONTIÈRE ET LA PSEUDO-FAILLITE

Quatre années passèrent ainsi.

Ça ne pouvait pas durer, n'est-ce pas? Ce qui devait arriver arriva. Mathieu s'endetta, principalement envers son propriétaire auquel il ne payait plus son loyer. Dans les premiers jours de janvier 1881, affolé devant des échéances inéluctables, il partit, avec la caisse... et l'autre femme.

Vous savez le parti que prennent les créanciers quand un débiteur commerçant file furtivement sans laisser d'adresse. Ils courent au Tribunal de Commerce et obtiennent un jugement de faillite par défaut. Ce qui eut lieu le 8 janvier. Et comme à ce moment on emprisonnait encore pour dettes, le tribunal ordonna en même temps le dépôt de la personne de Mathieu à la maison d'arrêt. Mais pourquoi ne pas donner la parole à Théodore Aubanel au

sujet de cette lamentable odyssée, véritable coup de tête puéril? Avec sa fraternelle affection pour Mathieu, sa sensibilité frémissante bouleversée par la fuite de son ami, il vous la contera mieux que moi dans ses lettres à Louis Roumieux.

7 janvier 1881.

Mon cher Ami,

Rien de neuf, pas de nouvelles de ce pauvre Anselme. On ne sait où il est allé, ou si on le sait (Dieu le fasse), on ne le dit pas.

Des bruits absurdes circulent, on dit qu'il a emporté de l'argent. Tu sais, il y a toujours les envieux, les ennemis, les canailles, prêts à déchirer comme des loups les agneaux et les colombes. Pauvre Anselme, lui l'honneur, l'honnêteté, la délicatesse par excellence. Il a perdu la tête, il est parti comme un enfant, comme un fou. Il paraît qu'il doit une dizaine de mille francs de loyer; les premiers jours du mois sont arrivés des traites, des billets qui sont demeurés impayés. Enfin, c'est une débâcle, mais le plus triste, c'est l'absence de notre ami que rien ne justifie, sinon son caractère trop faible et trop bon. Je t'écrirai à mesure que j'apprendrai quelque chose, car je sais combien tu aimes ce pauvre et doux félibre.

11 janvier 1881 (Avignon).

Ah, que tu es heureux dans ton infortune, et quelles actions de grâces tu as encore à rendre à Dieu! Anselme a été déclaré en faillite; il n'y a ni livres ni rien, — le plus grand désordre. Comme il a eu la bêtise de s'en aller (car je le crois toujours absolument innocent), on le charge, on l'accable, on l'écrase de toute espèce de calomnies. Il serait parti avec une femme; il aurait eu ici un et même deux ménages interlopes, il aurait emporté de l'argent emprunté à ses fournisseurs, il aurait donné 500 francs, d'autres disent 5.000 à une maîtresse, et la commise de l'hôtel, la femme maigre au grand nez, dit avoir vu la lettre de remerciements de la maîtresse, et la nièce d'Anselme, cette petite blonde qui est idiote, charge le pauvre Anselme et dit avoir vu aussi la lettre; enfin, mon cher Roumieux, c'est tout un monde d'abominations, d'inventions

noires, d'absurdités calomnieuses qu'on vomit contre le malheureux félibre di « *poutoun* ». La nièce, qui avait été ramenée à Châteauneuf, est revenue, on ne sait pourquoi; elle loge avec la lingère de l'hôtel dans la rue Calade, et ne tarit pas contre cet infortuné Mathieu qui l'avait recueillie et lui avait fait tant de bien.

On a écrit en Irlande, on a télégraphié. Point de réponse, silence absolu. Autre complication, un billet de W..., de mille francs, signé pour aval par Mathieu, est revenu impayé par W... et le banquier produit pour mille francs à la faillite d'Anselme. Je suis navré. Cela peut finir par une catastrophe éclatante. Et tout ça par l'idiotie de Mathieu, car, enfin, s'il était resté ici, tout simplement, cela se serait arrangé et il n'y aurait pas eu faillite.

Il doit environ 7 à 8.000 francs à divers et 12 à 13.000 au propriétaire de l'hôtel, total 20.000. Le mobilier, le matériel appartenant à Mathieu valent plus de 20.000.

On est absolument sans nouvelles d'Anselme; on ne sait ce qu'il est devenu. La femme au grand nez dit qu'un voyageur l'a rencontré à Albertville, sur la frontière de Savoie et avoir dîné avec lui. Mathieu, très dégagé et très serein, lui aurait dit qu'il voyageait pour acheter du vin pour l'hôtel. Mais cela ressemble à une forte carotte. Personne n'a vu le voyageur dont parle la femme au grand nez.

Une liasse de lettres de félibres adressées à Mathieu a été proposée en achat à quelqu'un qui passait devant la boutique de Baup, un bric-à-brac de la rue Pétrarque. Donc quelqu'un a déjà fouillé dans les papiers de Mathieu à l'Hôtel. Enfin, mon cher ami, on s'y perd, on ne sait plus que penser et la méchanceté humaine dépasse encore tout ce qu'on peut rêver. Aujourd'hui j'ai eu la visite du brave Arnavieille qui a dîné avec nous : il a été atterré de la faillite de Mathieu...

14 janvier 1881 (Avignon).

De plus en plus triste... L'infortuné M... revient accompagné par la gendarmerie de brigade en brigade. Il sera ici dans quelques jours, et alors, dit-on, on lui donnera un sauf-conduit. Mais alors pourquoi l'envoyer chercher par les gendarmes?

Quel malheur, quelle infortune, et je ne crains pas de dire quelle injustice! Il y a une action intentée par le Parquet, et quand le Parquet vous tient, il ne vous lâche pas de sitôt. On n'a pas trouvé de livres, de comptabilité sérieuse, et alors cela peut devenir une banqueroute simple. C'est vraiment épouvantable, c'est à en perdre la tête. D'autre part, jamais faillite pareille, il n'y a pas de créanciers — à part le propriétaire et deux ou trois dettes insignifiantes, personne ne réclame rien.

Il y a dans l'Hôtel un matériel très important et une cave magnifique qui vaut au plus bas 10.000 francs. Enfin de quoi couvrir quatre fois le passif. Ce qui se passe est inouï. M... est fou, idiot. Il s'est sauvé comme un imbécile ou un coupable, et on le traite en criminel, quand il est innocent et naïf comme un enfant.

Moi tout cela me bouleverse et me navre.

Ah! quand il passera entre deux gendarmes dans cette rue Banasterie, devant cette douce maison Giéra, cette chère maison de nos amours et de nos rêves, il me semble que le cœur du pauvre félibre va crever dans sa poitrine. — Mon Dieu, ayez pitié de lui. Je t'embrasse et je pleure.

W. B. W. vient d'envoyer les mille francs du billet protesté.

15 janvier 1881.

Tout va bien, la vertu, l'innocence de Mathieu triomphent. Une ordonnance de non-lieu a été rendue par le Parquet, et la faillite va être certainement rapportée, car il n'y avait pas lieu de la déclarer.

Je n'ai pas vu le félibre di « *Poutoun* », mais son aventure est ineffable. Tout un poème tragico-comique. Ce matin on lève les scellés du séquestre de l'Hôtel, et Mathieu va rentrer dans son petit royaume.

24 janvier 1881.

Rien de neuf pour Mathieu, on s'occupe de faire rapporter le jugement de faillite et l'on espère y arriver.

On y arriva. Sur opposition de Mathieu au jugement du 8 janvier, le Tribunal le rétracta le 14 février en disant que l'opposant n'avait pas quitté Avignon sans idée de retour, qu'il n'avait jamais été en suspension de paie-

ments et s'était toujours trouvé *in bonis*. Mathieu fut néanmoins condamné aux frais, comme seul responsable des circonstances qui avaient induit le Parquet et le Tribunal en erreur.

§

LE CAFETIER MARSEILLAIS

Réhabilité de la sorte, comprenant qu'il courait à la ruine s'il n'abandonnait pas l'hôtel, il ne songea plus qu'à acquitter ses dettes. Il s'y employa tout de suite. La vente du matériel de restaurant, de la lingerie et de la cave qui lui appartenaient en propre, suffirent largement pour désintéresser les créanciers. M. Courtet, son propriétaire, se paya surtout en bouteilles du fameux vin des félibres.

Tous créanciers désintéressés, notre malheureux poète alla se remettre de ses émotions à Châteauneuf. La maison paternelle lui offrit son consolant asile. De loin comme de près, Mistral, Roumanille, Aubanel, s'efforcent d'alléger sa détresse morale qui est profonde. Ses amis, plus prévoyants que lui, lui cherchent une situation. Les félibres marseillais lui trouvent un café dans la grande ville maritime. Qui a tenu hôtel peut tenir café. Mais qui a été hôtelier négligent ne peut être que négligent cafetier.

A Marseille, Mathieu s'occupe plus de Félibrige que de son fonds de commerce. Avec Tavan, Huot, Lieutaud, il fonde l'*Aubo Prouvençalo,* une école félibréenne dont il rédige lui-même les statuts. Mais la grouillante Phocée est pleine de séduisants et dangereux attraits pour un « pistachié » comme notre Anselme. Ses derniers billets de mille francs échappés au naufrage du Louvre s'envolent vite de ses mains prodigues. Il mange son établissement.

§

LE RETOUR AU BERCAIL VIDE

Et le voilà encore à Châteauneuf. C'est son port d'attache entre deux tempêtes. Dans une oiseveté incurable il s'y enterre et y oublie ses malheurs, et jusqu'à ses amis. On a grand'peine à le faire venir en Avignon, écrire une lettre, Roumanille, qui essaie de ne pas perdre contact avec lui à cause de sa collaboration annuelle à l'*Armana*, le harcèle de tendres reproches :

Tu n'arrives pas quand tu arrives, et quand il faudrait rester, tu pars. Je t'attendais chez moi pour dîner hier, et nous avons dû, étonnés de ton départ soudain, nous mettre à table sans toi, Mistral, Félix (Gras) et toute la nichée. C'est un détail à la Mathieu, bravo!... Wyse, dont j'ai reçu une lettre hier, me dit : « Fatigué d'écrire à *gènt Mathieu*. Je n'ai pas de réponse! » (22 avril 1882)...

On n'a jamais vu, et on ne verra jamais un fainéant de ton espèce. Quels sont les gens qui deviennent muets comme toi? Je t'envoyai l'*Armana*. Rien! Je t'écrivis en te l'envoyant. Rien! Attends et attends encore! Rien, rien! toujours rien!... Tu n'as pas bougé de Châteauneuf, me dit ton frère. Tu es un homme légendaire. On fait des contes sur ton compte. Tu es dans les nuages. Tu es mort et plein de vie. Tu es ici et tu n'y es pas. Tu n'y es pas et tu y es. Tu t'évanouis comme une fumée. Tu apparais comme un fantôme. Tu es malade et tu te portes biên; tu te portes bien et tu es malade; tu es plein de vie, tu es mort... Il y a de quoi en pleurer, si ce n'était que je finis par en rire. Oh! de ce brave Mathieu! » (1882, traduit du provençal)...

N'y aura-t-il donc pas la possibilité de t'arracher une ligne, vieux fainéant? Ne pourrai-je pas savoir si, comme j'ai pu faire décorer de la croix de Roumanie, Monné, Tavan, Bourrilly, j'ai pu obtenir pour toi aussi cette jolie distinction? Tu étais en tête des quatre, toi si paresseux, si insouciant, mais si aimé, en tête de ma petite liste adressée à Alecsandri, avec prière, supplication de vous crucifier tous les quatre... Ah! réparation d'honneur! le facteur arrête mon indignation. Te voilà! En prose, en vers, décoré grosse croix ruban soie bleu

argent. Voilà ce qu'il me tardait de savoir exactement, car j'ai à remercier Alecsandri, ce que je puis faire, ce que j'aurais pu faire plus tôt si tu avais répondu plus tôt à ma première lettre. Est-il permis, grands dieux! de pousser jusqu'à ce point le mutisme, la paresse, l'insouciance!... (1883.)

Le brave Mathieu s'éveille cependant de temps à autre de sa léthargie et sous l'effet des remontrances de ses intimes, d'une inspiration poétique subite, d'un événement félibréen, il surmonte un moment son inertie. Il prend la plume. Ainsi naissent un nouveau conte merveilleux, un chef-d'œuvre poétique, comme le fier *Poème à B. Wyse*, une lettre admirable comme celle-ci à Frédéric Mistral, qui en est la source, ou la première idée en prose :

Châteauneuf, ce dernier du mois de mai 82.

Mon brave Frédéric,

Ton superbe discours de Sainte-Estelle m'a fait bondir trois jours de joie et de contentement. Quelle pluie d'applaudissements et quels tressaillements tu as dû entraîner au milieu de cette foule enflammée de nouveaux félibres! Bravo! Cela peut s'appeler tailler dans le vif.

Effectivement, c'est bien du félibrige que doit sourdre l'harmonie qui pacifie et donne la sainte liberté. S'il est bien vrai que tous les cinq cents ans la Provence se transforme, il ne faut pas s'étonner que le félibrige prenne des ailes, s'épanouisse et résonne harmonieusement des Alpes aux Pyrénées qu'un jour il doit effacer.

Maintenant, je te dirai que volontiers je serais resté l'autre jour en Avignon pour te serrer la main, car je languis bien de te voir; mais comme Alecsandri s'y trouvait et que vous alliez à la Barthelasse banqueter et dire des chansons, étant donné que je ne suis guère bavard, je m'empressai de m'enfuir et de m'enfermer dans ma turne, où je dois rester jusqu'à ce que mon *calèu* s'éteigne, à moins que quelque bonne âme aie pitié de moi et me mène étendre sur un lit de roses.

Tout en attendant la belle petite fée, dis-moi comment se porte ta bonne mère et comment va ta charmante et brave femme, ce que tu fais et ce que disent les vieux amis.

Où roule Wyse, il n'est pas venu me voir, il avait peur peut-

être que je lui demande la main de quelque princesse comme son ami, puis que je le plante tout net.

Il ne sait donc pas que dans la nichée il y a toujours un chien-loup (il n'y en a pas des douzaines) — et que puis je n'ai pas du sang d'ételles dans les veines. S'il t'écrit, dis-lui que je l'attends, que nous irons voir le fenat (12), que nous passerons à ma vieille vigne rajeunie, on dirait, du plaisir de me revoir! Adieu, car mon papier est au bout, je suis bien forcé de me rapetisser jusque dans le papier.

Tout à toi et à tes braves tiens.

A. MATHIEU.

P.-S. — Ecris-moi quand tu auras le temps. (Traduit du prov.)

Il dit vrai, il se rapetisse, il se racornit, le fringant don Juan d'autrefois. Il vieillit. L'âge, les soucis, la maladie ont sillonné de rides ses joues amaigries qui semblent s'effacer devant son nez proéminent. La décadence physique est survenue, le découragement aussi. Dès lors, quand on n'a jamais fait que songer, comment se ressaisir, comment lutter contre la misère menaçante?

Mistral et Roumanille la sentent si proche pour leur ami qu'ils se multiplient pour lui procurer le pain de sa vieillesse. A Paris, Mistral a vu Daudet et Coffinières qui peuvent découvrir le petit emploi sauveur.

A son retour, il lui fait écrire par Roumanille :

Avignon, 12 juin 1884.

Mon cher Anselme,

J'ai besoin de te parler, de t'entretenir de choses sérieuses que Mistral, à son retour à Paris, m'a confiées dans ton intérêt. Il est essentiel que nous nous revoyions. Si la boutique en ce moment me le permettait, je partirais pour Châteauneuf,

(12) Fenat = vaurien, mauvais sujet. C'est le surnom que l'on donnait à Châteauneuf à un original indigène établi au bord du Rhône, le long de la digue où il vivait de légumes et de pêche. Alphonse Daudet a utilisé le nom et un peu du caractère du personnage dans *Sapho*. Il l'avait connu, comme tous les félibres, par l'intermédiaire de Mathieu, son grand ami. Tous les hôtes d'Anselme étaient conduits chez le *Fenat*. Lors de son mariage avec Jeanne Hugo, Léon Daudet ne manqua pas, en allant voir Mathieu, de rendre visite au pêcheur, célébré dans un beau poème de la *Farandole*.

à pied, s'il n'y avait plus de place dans la voiture de ton messager. On t'a donné rendez-vous ici pour le 21. C'est trop loin. Il faut venir avant. Je t'attends. Nous causerons de ceci, de cela et du reste. Il ne faut point papillonner, ni rêver, ni s'entourer de nuages et de vapeurs, même transparentes. Jouer à cache-cache, *is escoundudo,* est un jeu d'enfant, qu'il faut laisser. Nous sommes trop vieux, toi et moi, pour nous amuser à cela.

Adieu, mon cher Anselme, mon bonjour affectueux chez toi. Nous t'embrassons.

§

L'EXIL

A ces sages conseils, le pauvre désemparé reste insensible. Roumânille inlassablement a beau le harceler avec sa rude bonhomie rabelaisienne : « *Fas rèn? as rèn fa? Fas rèn que regarda voula li mousco e bouta la paio au quiéu de ti cigalo* (13)? Anselme ne se sent pas le courage de s'astreindre à une règle de travail, quelle qu'elle soit. Il s'accommoderait fort bien près de son frère Louis qui demeure tout contre lui, de son indigente solitude de Châteauneuf, de jour en jour plus misérable, si sa nièce n'intervenait. La petit orpheline de l'Hôtel du Louvre est devenue la femme d'un employé de gare, Ernest Bertrand. Anselme Mathieu aimait beaucoup cette Clémentine qu'il avait adoptée et venait de marier, sans lui garder rancune de son attitude hostile dans la malheureuse affaire de la pseudo-faillite. Pour répondre à cette affection, la nièce, dès son mariage, avait ouvert son jeune foyer à l'oncle. Celui-ci s'était contenté jusqu'alors d'y faire de brefs séjours pendant la mauvaise saison. En 1884, Clémentine décida Mathieu à s'installer définitivement chez elle. En échange des soins qu'il devait y trouver, il lui abandonnerait par donation régulière sa vigne, son verger, sa part de la maison paternelle.

(13) « Tu ne fais rien? tu n'as rien fait? Tu ne fais que regarder voler les mouches et mettre la paille au derrière de tes cigales? »

L'exil à Givors, où Bertrand avait son emploi, s'ensuivit. Les premières années on fit assez bon ménage. Et Givors était assez rapproché de Lyon pour que Mathieu négligeât d'aller s'ensoleiller aux fréquentes félibrées de l'avenue de l'Archevêché, chez Mariéton, devenu son grand ami, ainsi que Vial. Celui-ci a écrit sur le Mathieu de cette époque une charmante page de souvenirs :

Petit, menu, un grand nez et des pieds minuscules, l'auteur de *La Farandole* s'attendrissait aux souvenirs sans cesse évoqués de sa Provence, de son Châteauneuf, de son soleil. Un jour qu'on lisait les passages où il était question de lui dans les *Trente Ans de Paris,* d'Alphonse Daudet, il pleurait d'émotion en répétant : « Mon vieux camarade! Ça me rajeunit de trente ans. » Il était touchant et charmant avec ses distractions, ses silences, et, tout à coup, « son petit babil d'amant de la lune et des étoiles ». Il racontait ses rêves, sa mère lui était apparue, sa pauvre mère qui savait toutes les langues... » Il parlait mystérieusement de ses amours à Aix, « avec une demoiselle d'une grande famille noble ». — « Tu comprends. Je ne peux pas dire son nom. » Car il tutoyait fraternellement, dès qu'il les avait vus une fois, les jeunes félibres de l'entourage. A le croire, il dessinait, il sculptait des meubles de style. Ses contes allaient paraître, il en lirait un « la prochaine fois », et toujours il avait oublié le manuscrit. On voulait y faire des retouches. On entendrait aussi des fragments de son grand poème — il en savait au moins le titre — *Li Foucian;* la suite, comme ses contes, n'existait que dans son imagination. Quand on le reconduisait à la gare, on s'embrassait de si bon cœur en se séparant qu'on n'en avait jamais fini, et souvent Mathieu manquait son train (14).

Il est possible que « *Li Foucian* » (15) n'aient jamais été qu'un projet. Car je n'ai pas trouvé trace de ce titre et de cette œuvre dans les papiers de Mathieu. Mais les contes existaient réellement. *Le Prouvençau* en avait publié, l'*Armana* en donnait un presque chaque année, et durant les tristes et longues journées de Givors, Mathieu

(14) Extrait de *Paul Mariéton d'après sa correspondance*, tome I, par Critobule. Crès, éditeur, 1920.

(15) « *Les Phocéens.* »

en composait encore, et songeait même à les réunir tous en volume, comme l'y engageait Mariéton.

Pour lui faciliter la tâche, le neveu Bertrand couchait en face du manuscrit de l'oncle, une traduction française de son cru et fort médiocre.

Un oncle et un neveu peuvent collaborer en littérature et ne pas s'entendre dans la vie commune. C'est ce qui arriva entre Bertrand et Mathieu. L'employé de gare était d'humeur vive et changeante. Le poète était d'humeur douce et sensible. Toutefois, la mésentente ne s'aggrava qu'au bout de quelques années, lorsque Bertrand fut las d'abreuver d'humiliations et de querelles un vieillard pacifique et larmoyant qui souffrait en silence. De Givors il avait été envoyé à Annonay. Le pauvre Mathieu ne gagna rien à ce changement de résidence. Au contraire. L'éloignement le condamna à renoncer aux joyeuses réunions du quai de l'Archevêché, à Lyon. Il s'en consolait mal en travaillant à un roman que je n'ai pu retrouver, et en lisant, les larmes aux yeux, les nouvelles de Provence que lui envoyaient ses amis. Il avait beau, chaque année, se retremper quelques jours au pays natal, ces brefs séjours de bonheur dans le soleil et la douceur tranquille de son ermitage lui valaient une nostalgie insurmontable une fois revenu sur la terre d'exil, au foyer revêche de ses neveux. Un jour il n'y tint plus. Il fit un paquet de ses hardes et de ses papiers et quitta Annonay sans esprit de retour. A la pâtée du chien à l'attache, il préférait la liberté misérable du loup dans son chante-cigale.

§

LA SOLITUDE ET LA MISÈRE

Pour l'empêcher d'y mourir de faim, ses amis de toujours s'entremirent. Daudet n'oublia pas qu'aux faméliques heures de sa vie de bohème, Mathieu l'avait géné-

reusement secouru. L'heure de la reconnaissance avait sonné. Voyez comment il la manifeste en 1890 :

3, avenue de l'Observatoire.

Mon brave Anselme,

Mistral qui t'aime comme tu sais me parlait de toi l'autre jour et me disait tes ennuis d'argent. Là-dessus j'ai écrit au ministère de l'I. P. et j'ai demandé qu'on vînt en aide au poète Anselme Mathieu. Le ministre m'a fait répondre qu'on allait t'envoyer 300 francs. Tu dois être avisé à l'heure qu'il est. L'an prochain je ferai encore une demande qui sera sans doute écoutée encore. Qui mieux que toi, gentil poète, mérite ces subsides destinés aux artistes dans le pétrin?

Adieu. Accuse réception au ministère. Ces messieurs m'écrivent que tu pourras toucher les 300 francs dans douze jours. Au fait, voici la lettre que m'écrit M. Roujon, secrétaire de M. Fallières. Je t'embrasse, toi et les tiens.

ALPHONSE DAUDET.

Cher Monsieur,

J'ai le plaisir de vous annoncer que M. Fallières a accordé immédiatement à M. Anselme Mathieu une allocation extraordinaire de 300 francs. Nous avisons M. Mathieu qui pourra toucher la somme dans une douzaine de jours environ. En ce qui me concerne, je n'ai pas besoin de vous dire combien j'ai été heureux de pouvoir obliger un poète — surtout un poète recommandé par vous.

Bien tout à vous, H. ROUJON.

P.-S. — Permettez-moi de vous remercier d'avoir bien voulu m'envoyer le triste et poignant roman de *Sapho*. Vous féliciter, j'ose à peine le faire. Je puis au moins vous faire hommage de toute mon admiration.

H. ROUJON.

L'année d'après, le 24 janvier 1891, nouvelle intervention de Daudet à l'Instruction Publique.

Matiéu, espèro encaro un pau, vaqui lou bihet que reçaupe dou ministéri (16). »

ANFOS DAUDET.

(16) « Mathieu, attends encore un peu, voici le billet que je reçois du ministère. »

CABINET DU MINISTRE
DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE
ET DES BEAUX-ARTS

Mon cher Maître,

Votre Anselme Mathieu va recevoir avis de ses 300 francs. Vous savez combien j'ai plaisir à vous être agréable.

Tout à vous de cœur.

H. ROUJON.

En 1892, inquiet de ne pas voir arriver après le 15 janvier la maigre rente, Anselme envoie ce quatrain-supplique à Daudet :

Agues pieta de ma vido
Pèr ço que siéu bèn malaut.
Ma carcasso es desglesido;
Garisse-me de moun mau (17).

En réponse, Daudet lui adresse le billet que Roujon vient de lui faire tenir :

CABINET DU MINISTRE
DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE

10 octobre.

Mon cher Ami,

C'est fait. Notre brave félibre a ses 300 francs.

A vous de tout cœur.

H. ROUJON.

Dans un coin du carton, Daudet ajoute:

Voici ce que je reçois à l'instant. J'ignore si l'argent est en route, mais il doit l'être. Ecris un mot à Roujon, cabinet du Ministre, et dors tranquille. Nous en aurons autant l'an prochain et les autres.

Ton vieil ami,

ALPH. DAUDET.

En 1893, nouvelle démarche auprès de Roujon qui répond :

(17) « Aie pitié de ma vie, — parce que je suis bien malade. — Ma carcasse est exténuée, — guéris-moi de mon mal. »

CABINET DU
DIRECTEUR DES BEAUX-ARTS

27 janvier 1893.

Mon cher Ami,

Rassurez-vous. Notre ami Anselme Mathieu va toucher comme d'habitude sa petite rente annuelle de 300 francs.

A vous de cœur.

H. ROUJON.

Roujon étant nommé Directeur des Beaux-Arts, j'avais eu peur, mais ce petit mot me rassure et je te l'envoie. Si d'ici un mois tu n'as pas ton argent, avise-moi. Ton

ALPH. DAUDET.

Ainsi l'auteur des *Lettres de mon Moulin* veilla jusqu'à sa mort à ce que son vieil ami de Châteauneuf reçût le viatique gouvernemental.

Mais cent écus par an, même grossis de quelques autres centaines de francs, était-ce suffisant pour que l'infortuné vécût dignement et proprement?

Hélas! il est déjà la risée des polissons du village, sans respect pour sa barbe blanche. Il est sale et en haillons presque; c'est un poète; il a mangé son bien, autant de crimes impardonnables dans un milieu de paysans enrichis par la sueur et l'épargne, hermétiquement fermés à la vie de l'esprit. Qu'on l'appelle *Bec-en-Croix*, passe encore. Mais, dites-moi, n'est-ce pas honte éternelle pour ses concitoyens, de murmurer au passage de ce vieillard qui a fait la gloire de Châteauneuf et de son vin, et par conséquent leur fortune, cette abominable injure : « Voilà le Félibre de la m...! »

La basse politique de village s'en mêle. Les rouges du pays ne décolèrent pas contre ce *blancas* (18), depuis l'histoire du député et des perdreaux.

Le député, c'est Jules Gaillard, en tournée électorale pour le renouvellement de son mandat, dans l'arrondisse-

(18) Gros blanc, royaliste acharné.

ment d'Orange. Les perdreaux, ce sont ceux du banquet offert au député par le Comité républicain de Châteauneuf-du-Pape. Le régal avait été si copieux que l'heure du rôti sonnée, on n'y avait pas touché. « On mangera les perdreaux ce soir », avait-on décidé. En attendant la reprise vespérale du banquet, Jules Gaillard va tout naturellement frapper à la porte de Mathieu. Embrassades. Evocation émue de souvenirs félibréens. Et invitation à dîner. Car le brave félibre est si heureux de cette visite inattendue qu'il la veut prolonger à table. Jules Gaillard ne décline, ne peut pas décliner l'invitation, de crainte de froisser son vieil ami. Et puis ce dîner de poète le délassera de ses palabres de réunions publiques.

Mais quand ces messieurs du Comité apprennent que leur député leur fait faux-bond pour souper chez *Bec-en-Croix*, chez le royaliste Mathieu, le plus blanc d'entre les *blancas,* ils se fâchent tout net. Ils signifient à Jules Gaillard que s'il ne se dégage pas de cette invitation compromettante et injurieuse, les républicains ne voteront pas pour lui. On lui dit sans barguigner : « Vous n'aurez pas une seule voix ».

L'ultimatum demeure sans effet. Au contraire. Le parlementaire se cabre. Non, quoi qu'il arrive, invité de Mathieu, il dînera chez Mathieu. L'affaire devient grave. L'indignation est à son comble. On délibère. Un esprit conciliant suggère une transaction : On ferait venir Mathieu au banquet du soir. Les républicains garderaient leur député, Jules Gaillard dînerait ainsi avec Mathieu et tout le monde serait satisfait.

La rage au cœur, les membres du Comité acceptent, car ils aiment mieux voir le blanc chez le rouge que le rouge chez le blanc.

Et voilà comment Anselme Mathieu, fidèle partisan du Goï (Henri V) mangea à la Commune de Châteauneuf, aux côtés du député Gaillard, les perdreaux de la République.

Pour finir l'anecdote, Jules Gaillard vous dira que ces perdrix lui portèrent malheur. Neuf citoyens de Châteauneuf-du-Pape seulement votèrent pour lui. Il aurait eu quatre-vingts bulletins à son nom si la voix de l'intérêt avait fait taire en lui celle de l'amitié.

§

L'ÉTERNEL AMOUREUX ET LE RÊVEUR ÉTERNEL

Par malheur, il reste à Mathieu fort peu d'amis de cette race. Il s'en apercevait fréquemment, l'ancien et généreux amphitryon de l'Hôtel du Louvre, lorsque ses hôtes de naguère, maintenant organisateurs des réunions félibréennes, le laissaient à la porte de la salle des banquets.

Il les suivait cependant presque toutes encore, ces réunions, où il retrouvait, bien que délaissé, perdu dans la foule, les flammes de la jeunesse, à ouïr sur de jolies bouches les hymnes triomphants de sa vingt-cinquième année. Quelle joie aussi lorsqu'au milieu de l'indifférence générale, un hommage inattendu lui parvenait, comme le jour où, sur les allées de Meilhan, à Marseille, il fut accosté par deux jeunes filles qui lui demandèrent :

« C'est bien vous, Monsieur, qui êtes le poète des *Baisers*? — Mais oui, mes enfants. — Eh bien, qu'est-ce que vous diriez si nous vous embrassions? » Et joignant le geste à la parole, elles effleurèrent de leurs lèvres la joue du poète qui répondit : « Mais je ne dirais rien, je vous embrasserais aussi, tout simplement ».

Et à son tour il les embrassa, devant les passants ahuris de cette scène. Paul Arène, qui la rapporte, ajoute que sortant de sa poche *La Farandole*, Mathieu la tendit aux jeunes filles avec ces mots : « Voilà un petit souvenir du poète des *Baisers* ». Et il disparut, trottinant de son petit pas de vieux, du côté de la Cannebière.

Un baiser de jeune fille, il n'en fallait pas plus pour faire battre le cœur de cet éternel amoureux de la grâce

féminine et en faire sourdre toute la frémissante poésie. Voyez comme ce vieillard cassé s'anime et se redresse dans ce wagon qui le ramène, aux côtés de trois Arlésiennes, la mère et les deux filles, d'une Cour d'Amour à Carpentras. « Comment, dit le félibre Firmin Santy, qui conte en témoin l'anecdote, ne pas parler de la vesprée provençale de la veille? Ce fut Mathieu qui se chargea d'en rappeler tous les détails; mais, bientôt, oubliant la narration fidèle de la soirée, il entreprit l'éloge des belles filles d'Arles, nous débitant de son petit air bon enfant et caustique *la Vénus d'Arles, la Communion des Saints,* et les fragments des *Sounjarello* interrompus par les cris tour à tour émus ou joyeux de nos voisines. Quand il les jugea suffisamment grisées de poésie, il demanda en souriant laquelle des trois consentirait à le prendre pour *calignaire* (galant), promettant en retour un joyau de prix que personne, hormis lui, ne connaissait encore.

La plus jeune se déclara prête à accepter le débat dont nous devions, avec les deux autres voyageuses, être les juges impartiaux, et accorder, pour un instant, son amour si le bijou en valait la peine.

Notre ami récita d'une voix émue *La Font de Souspiroun* (19), idylle que l'on dirait empruntée à Catulle et que nous devions lire trois mois plus tard dans l'*Armana Prouvençau.*

Nous applaudîmes, déclarant la poésie parfaite, tandis que la belle Arlésienne retenait à peine au bord de ses longs cils une grosse larme, preuve touchante de sa défaite.

La perle tomba sur le front du vieux poète au moment où il recueillait sur la joue rougissante de la vierge le baiser permis au *calignaire.*

Et comme, jaloux, je le félicitais de son succès :

— La jolie fille, me dit-il, m'a donné récompense plus

(19) La Fòntaine de Souspiron, à Châteauneuf.

grande que je ne méritais. Je lui avais à peine fait entrevoir la nappe ridée de *la Font de Souspiroun* et voilà qu'elle m'a versé à pleins bords les eaux vives de la fontaine de jouvence. »

L'âme ainsi ensoleillée pour des semaines, le vieux poète regagnait sa solitude. Il la peuplait de songeries sans fin ou de contes qu'il se donnait parfois la peine de transcrire, il griffonnait quelques strophes pour l'*Armana,* maintenant dirigé par la veuve de Roumanille, il échafaudait les plus étranges combinaisons pour grossir ses pauvres revenus. Savez-vous à quoi le descendant des fiers marquis de Montredon demande le supplément de ressources nécessaire pour faire bouillir sa marmite? A ses sœurs les cigales dont Châteauneuf foisonne. Cigale lui-même, on le voit dans les champs d'oliviers surprendre dans l'ivresse solaire les crépitantes bestioles. Pour quelques sous il les vend à un pharmacien des environs qui les transforme en... diurétique. Peut-être le pharmacien fit-il fortune. Il négligea en tout cas d'en faire profiter son fournisseur. Qu'importe à Mathieu. Ce brave cœur

bon coume lou bon pan e plus grand que ço qu'èro (20)

ne voulait être riche que d'amour et de poésie.

Et d'imagination aussi. Elle avait de tout temps été chez lui d'une fertilité extraordinaire. Feu le marquis de Villeneuve-Esclapon me disait que Mathieu lui avait, adulte, raconté sur sa jeunesse d'invraisemblables histoires, inventées de toutes pièces. Sur ses vieux jours, ce grand visionnaire non seulement se prêtait des rôles imaginaires qu'il finissait lui-même par croire réels, celui de chroniqueur au *Times* par exemple, à 300 francs par article, mais encore il s'attribuait des faits dont ses amis. et notamment Mistral, avaient été indiscutablement les héros.

(20) « Bon comme le bon pain et plus grand que ce qu'il était », vers du fameux poème de Mathieu *A B. Wyse.*

N'allait-il pas jusqu'à affirmer que Roumanille l'avait surpris enfant, en train de traduire aux vêpres des Carmes, à Avignon, les psaumes en vers provençaux?

De telles vantardises n'avaient guère, il est vrai, pour auditeurs que des tartarins de village dans la compagnie desquels il se complaisait. Crédule autant que hâbleur et vaniteux, il n'avait pas de meilleur compagnon qu'un terrassier du Rhône qui, l'esprit travaillé par une histoire de grandeur et de décadence, ne lui riait pas au nez, au moins, comme ses petites nièces, quand l'oncle Anselme évoquait ses glorieux ancêtres, les Montredon et les Crillon.

Pas plus que les petites Ducamp, si ses amis de la première heure et le petit groupe de ses fervents ne prenaient au sérieux ses prétentions nobiliaires, ils gardaient en revanche pour son talent la plus profonde admiration.

§

LE DERNIER VOYAGE A PARIS

C'est pour la lui manifester que M. Constantin, le restaurateur et châtelain du domaine historique des *Fines Roches* où Mathieu était accueilli en vrai troubadour, comme dans la plupart des châteaux castelneuviens, *la Gardine, Vaudieu,* etc., — juste compensation des mépris dont l'accablait le village — hébergea durant deux mois, en 1893, le félibre des *Baisers* dans sa propriété de Fontenay, près de Paris, et fit fêter de la plus cordiale façon cet hôte, toujours au dire de l'auteur de la *Terre Provençale* « aussi poétique, rêveur, cigale, charmant, qu'autrefois. »

A la suite des fidèles du vieux maître, les félibres parisiens s'empressèrent autour de lui et le célébrèrent à l'envi, soit dans les journaux, Paul Arène à *l'Echo,* Mariéton au *Figaro,* Marin au *Journal,* Maurras à *la Gazette*

de France, de Saint-Pons à l'*Aioli,* soit dans les chaleureuses félibrées du 3 juillet à *l'Escolo Parisenco,* organisées en son honneur, et le 5 du même mois par le *Félibrige de Paris* et *la Cigale.*

Mais aussi sage que simple, ces hommages ne le grisèrent pas. Ils égayèrent de lueurs de gloire le morne crépuscule de sa vie, sans qu'il en tirât grande vanité. Tout ce qu'il trouva à dire à son retour à Châteauneuf, sur l'accueil reçu à Paris, ce sont ces mots : « Aquéli félibre soun forço brave — Mai, ve, touti li félibre siaun brave (21). »

A tous il prêtait son inépuisable bonté, son désintéressement comme sa foi dans les hautes destinées du félibrige. A 65 ans il la gardait, cette foi, aussi vive qu'aux jours rayonnants de Fontségugne. Il prophétisait alors que le provençal ressuscité allait devenir comme autrefois la langue des rois, des ambassadeurs et des belles dames. Maintenant, à cette généreuse illusion s'en ajoutait une autre. Il croyait que le xx^e^ siècle apporterait à son pays la fin du cauchemar centralisateur et la république fédéraliste tant souhaitée par les félibres. Il aimait à faire remarquer que la durée des influences maîtresses sur l'histoire de la Provence était toujours, pour chaque époque, de cinq cents ans : Grecs et Phéniciens, cinq cents ans; Romains, cinq cents ans; Comtes et Consuls de la république indépendante, cinq cents ans, et toujours cinq cents ans, jusqu'en 1487 où la Provence fut unie à l'héritage des rois de France et soumise à leur politique de centralisation. Et Mathieu de conclure tout simplement :

« 1487-1887, cela fait bien quatre cents ans. Quatre cents ans de centralisation. Il n'y en a plus que pour un siècle. *Tout aro ié sian* (22). »

(21) « Ces félibres sont bien *braves,* mais, voyez-vous, tous les félibres nous sommes braves. »

(22) « Tout à l'heure nous y sommes. »

§

LA MORT

En attendant, il mourut. L'hiver rigoureux de 1895 lui fut fatal. Au début de février, en sortant de la maison de son frère Louis, avec lequel il prenait habituellement ses repas, Mathieu voulut aller passer la veillée au café. Le sol était verglacé. En chemin le poète glissa et se cassa la jambe. Dans la glaciale solitude de la rue balayée d'un mistral furieux, il demeura deux longues heures sans secours. Enfin, un voisin, en rentrant chez lui, perçut des gémissements et découvrit le malheureux, transi de froid. On réduisit la fracture. Mais la congestion pulmonaire ne put être conjurée. Toutefois, pendant quatre ou cinq jours, on put espérer vaincre le mal. Le patient conservait une lucidité calme et souriante, devant ses amis accourus à son chevet, comme Henri Bouvet et Jules Cassini. Il eut même, dernière joie, la visite nuptiale de Folco de Baroncelli et de Henriette Constantin, le jour de leur mariage, dont il fut l'artisan et pour lequel il avait composé un charmant épithalame qu'il n'entendit pas chanter à la cérémonie de l'église par le chœur des jeunes castelneuviennes.

Le 8 février, à deux heures de l'après-midi, il s'éteignit doucement, en murmurant, innocent comme les petites victimes du poème d'Aubanel, ces vers, paraphrase du *Massacre des Innocents*, de la *Miougrano* :

Li Boumian soun pèr orto,
Li van escoutela,
Aquélis enfant de la (23).

Au vieux cimetière désaffecté de Châteauneuf, on peut découvrir sous les fenouils et les herbes folles la tombe du poète. Ce n'est pas le dôme princier de Mistral. Une

(23) « Les bohémiens sont par chemins; — ils vont les égorger — ces enfants de lait.

simple stèle surmontée d'une croix et un nom grossièrement peint. Les obsèques avaient été humbles. L'inclémence du temps avait empêché beaucoup de félibres, y compris le Maillanais, de s'y rendre.

Mariéton en avait gémi : « Enterrement d'une cigale, sans personne, pécaire! Car cette mort aura fait moins de bruit que sa vie. Notre Anselme, avait-il écrit à Vial, notre Anselme qui était une des poésies vivantes de la Cause, n'aura même pas eu la revanche posthume des autres poètes. Nous lui devons, toi et moi, cher Critobule, d'installer la légende de ce rêveur délicieux, du dernier troubadour. »

A la place de Mariéton, trop tôt ravi à l'histoire des lettres d'oc, c'est ce que j'ai tenté de faire ici.

PIERRE JULIAN.